



**« C'est à la fois simple et compliqué,  
je suis un héros ! »**

**Joëlle Richir**  
(Atelier de psychanalyse appliquée de Bruxelles)

M. P. est âgé de quarante six ans. Je le rencontre depuis bientôt seize ans.

Au delà des effets thérapeutiques rapides, nous sommes dans le suivi au long cours.

Je voudrais mettre en exergue la leçon clinique de ce sujet sur la psychose avec, non seulement le témoignage des phénomènes qui l'envahissent, mais aussi l'effort qu'il produit pour s'en dégager.

Il s'agit d'un sujet psychotique, paranoïaque interprétatif, avec un trait pervers, lequel a induit une erreur de diagnostic. Le psychiatre précédent a de ce fait éconduit sa demande.

Ce trait pervers a deux facettes.

L'une est un fantasme, « être une petite fille punie face à une femme autoritaire », fantaisie qui participe à sa jouissance sexuelle. L'autre, une pratique de port de vêtements féminins, qui lui procure aussi des effets de jouissance sexuelle, mais à laquelle il ne s'adonne qu'en privé. De ce trait, il a une explication qui vient faire point de capiton : « J'ai voulu retrouver ma mère dans ses robes. C'était une femme autoritaire, elle est décédée alors que je devenais un homme, j'avais entre dix et douze ans ».

Il faut savoir qu'après l'avoir écrit sous l'incitation d'une cover-girl, par un concours de circonstances, son fantasme a été transmis à un collègue qui l'a photocopié en plusieurs exemplaires. Ce collègue, à l'occasion, le ressort, le « divulgue » à nouveau en le distribuant à tous. « Des milliers de gens ont lu le papier ». M. P. en a la certitude. Certitude inébranlable, malgré quelques tentatives de ma part du genre « Vous pensez qu'il l'a encore ? Ça fait tellement longtemps ».

Lorsque je le reçois pour la première fois, il est très agité et me dit : « Ça fait trois fois que je suis hospitalisé pour dépression. C'est à la fois simple et compliqué, je suis un héros ! » Il désigne sa position dans le champ de bataille qui est le sien.

Il indiquera très vite ce qui a fait certitude pour lui, après un moment de perplexité face à un vide énigmatique, un réel non symbolisé. En séjour dans un club de vacances, un tableau est affiché avec les corvées auxquelles chacun s'est inscrit. Mais à côté de son nom se trouve un point d'interrogation. Ce point d'interrogation le fait vaciller et, du fait de ce vacillement, il a la certitude que l'autre possède son écrit. Telle est la conjoncture du déclenchement de sa psychose. Depuis il est objet de jouissance de l'Autre, il est la risée de tous, il est le siège de plaisanteries, voire d'insultes, concernant son identité sexuelle. De plus, les femmes ne veulent plus de lui, à cause des ragots.

Les premières années, soit pendant six à sept ans, il est venu me voir une fois par semaine parce qu'il avait besoin de trouver une « assise » pour se « stabiliser ». Ce sont ses termes. Ensuite, il a continué et continue à consulter tantôt pour « dégager » son esprit, tantôt par « amitié », terme qu'il choisit pour exprimer sa gratitude, « Vous m'avez beaucoup aidé ». En cas de crise aiguë, il m'appelle sur mon portable. Il n'en a jamais abusé.

Depuis toutes ces années, il vient déposer ce qui lui arrive, le harcèlement dont il est l'objet, un impossible à supporter. Selon les périodes, il en parle en termes, soit de chahut, soit de tragédie. Il distingue ainsi les moments de bruit du signifiant, qui est le bruit du monde, ça parle autour de lui, épisodes moins pénibles que ceux plus dramatiques où le signifiant donne des significations lourdes, quand ça jouit de lui.

En réalité, il ne cesse d'interpréter comme lui étant adressé les paroles, parfois, les faits et gestes, dont il n'a pas la signification et qu'il complète en ajoutant un « complément de sens », comme dans les phrases interrompues de Schreber, commentées par Lacan, p. 539 des *Écrits*<sup>1</sup>.

« Tout ce que j'entends c'est pour ma pomme. J'ai ça en moi, dès que je ne comprends pas, j'essaie de le colmater. Ce que je ne comprends pas, je le prends pour moi, pour ma différence. »

Ce qui est visé, c'est sa différence, en d'autres termes, son être de jouissance, et plus précisément sa position féminine. Les insultes sont le retour dans le réel de ce qui fait énigme pour lui.

Ma souffrance, dit-il, c'est « que la personne sait ma profondeur et pense : il ne sait pas son chemin, il ne sait pas qui il est, ou alors qu'elle pense que je suis homosexuel ».

Qu'est-ce qui fait phénomène pour lui ? Deux exemples, tels qu'il me les rapporte, illustrent de façon exemplaire comment la paranoïa opère dans le champ de la pensée.

Premier exemple : « La boulangère sort avec une amie, elle montre la façade. J'étais devant, je l'ai pris pour moi. Elle a montré ma tête ; aujourd'hui, y a un échafaudage, donc la boulangère montrait quelque chose à réparer. Elle a quand même dit : "C'est dans votre tête qu'il y a votre sexe" ».

Deuxième exemple : « Une dame dans la file a dit : "il faut passer derrière Monsieur". Elle a dit ça pour mon derrière ».

A quelle place m'assigne-t-il ? Il vient pour que je l'aide à mettre à distance l'envahissement de jouissance dont il est la proie. Pour cela il vient rendre compte « des derniers incidents en date ». C'est ainsi qu'il introduit chacune des séances. Ce qui importe c'est l'effort qu'il fait sans cesse pour traduire la jouissance dont il est l'objet. Parallèlement, je tente aussi de réduire l'opacité du sens.

Voici quelques bribes de nos conversations.

« Un joueur a dit quelque chose au commissaire et il a rigolé. » C'est donc de lui qu'on a rigolé, pense-t-il. C'est un cas où on ne connaît pas le sujet impliqué dans la phrase, je peux donc introduire le doute : « On ne sait pas de qui ni pourquoi il rit. » Il en convient parce que cela fait partie du raisonnement logique.

Parfois, je ne comprends pas l'allusion et le lui signale pour qu'il m'éclaire.

C'est ainsi qu'il m'explique que quand il a entendu « On va prendre un coup », il l'a pris pour lui parce que ça voulait dire « On va faire un coup ». Il reconnaît alors que « c'est un peu tiré par les cheveux ».

Une autre fois, il me dit qu'une caissière a dit à une autre : « Tu cherches ça ? » et que l'autre lui a répondu : « C'est en dessous ». Ce qu'il traduit comme une allusion à son sexe. Je lui fais remarquer que c'est chaque fois qu'il y a des paroles indéfinies, sans complément, au fond, des paroles floues, suspendues. « Suspendu, c'est bien, répond-il. J'ai un complexe, "T'es malade, on le sait". »

Pourquoi en faites-vous un complexe ?

« Je ne sais pas. Tant que je serai seul, il y aura des mots suspendus. Il ne faut pas suspendre le mot, il faut le couper, c'est un mot qui pend, donc faut couper le fil. C'est l'imagination vulgaire, sexuelle, des gens qui font que je suis là. »

---

\*Ce cas a été présenté lors d'une séance de l'APA de Bruxelles, le 13 mars 2010.

<sup>1</sup> LACAN J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » [1957-1958], *Écrits*, Paris, Seuil, 1966. p. 539.

Parfois, c'est de la consonance des mots que jaillit sa signification personnelle.  
« Quelqu'un a dit : "C'est une BD". Ça pourrait être PD », dit-il.

Vous interprétez beaucoup, dis-je.

« C'est pour moi, et je dois l'accepter. »

Un autre exemple de ce qui lui est adressé est celui-ci : « Un bonhomme au GSM a dit : "Qu'est ce que t'as encore fait ?" »

Vous croyez qu'on vous juge, lui dis-je.

« Oui, c'est ça. »

« C'est après l'incident que je me dis : "C'était pour moi" ».

Je lui signale : « Au fond, vous avez du mal à faire le vide ».

« Oui, ma sœur et ma fille disent : "Tu réfléchis trop". »

Alors qu'il me dit : « C'est un ragot », je ponctue par « Et on n'a pas de prise sur un ragot ! », ceci pour freiner son idée de porter plainte pour diffamation ou harcèlement.

Au fil du travail, il a trouvé dans la cure son propre traitement, une manière de faire avec son symptôme. Je rassemble ici quelques-unes des solutions qu'il formule.

« C'est toujours moi qui prends les incidents et les mets sur ma différence. C'est ma sensiblerie... C'est mon caractère qui doit s'affermir. Je dois me dire : 1. Ça ne change rien à mon corps. 2. Je m'accepte. Je l'avoue : je suis comme ça. Si je suis comme ça, c'est parce que j'ai rêvé d'être une femme, amoureux d'habits féminins, c'est au niveau du rêve. »

« Ce qu'il faut, c'est relativiser. C'est un effort de tous les jours. Je dois me dire que chaque mot, chaque phrase, n'est pas un parallèle à ma situation. C'est maladif. On ne peut pas se prendre au sérieux. C'est un jeu de mots qui tournent autour de moi. La force morale en soi même est mieux que d'utiliser la justice. »

« C'est toujours la même chanson : ou il y a eu interprétation pour moi ou jeu de hasard. Et s'il a dit quelque chose, ce n'est pas pour moi. Si c'est pour moi, ce n'est pas dangereux. Je dois garder ça en mémoire. »

Ses solutions l'apaisent, mais il trouve encore nos rencontres utiles.

« J'avais besoin d'un peu dégager. Je dois extérioriser. »

« Ça fait du bien de vous voir quand même. Sur le plan moral, je gère. "Ne mets pas tes vêtements de femme, tu vas être déboussolé." C'est bien d'en parler parce que je revois les moments forts. Je constate qu'il ne faut pas exagérer. Du point de vue chahut, il y a eu pire, je dois faire la parenthèse. »

Ça continue donc à parler, c'est le chahut, mais ça jouit moins, le versant tragédie est diminué. Il a toujours eu l'idée que de se montrer avec une femme pouvait diminuer les ragots. De fait, depuis qu'il est avec une femme, il se porte mieux. « Du point de vue tragédie, il n'y a plus rien, parce que je suis avec une femme. » « Avant, j'entendais : "Il faut le chahuter", maintenant, les gens me regardent différemment. »

Voici comment il décrit sa relation à cette femme. « On est très nounours. On va chercher la chaleur de l'autre. Elle est très câline. Elle me respecte. Elle ne va pas dans l'armoire pour jeter mes vêtements de femme. » On peut bien dire qu'avec cette femme, il est en amitié, au sens de *philia*, en grec. Par ailleurs, il s'avère qu'avec une femme, ce sujet se défend mieux contre le pousse-à-la-femme qui fait sa détresse.



## De l'objet que l'on est, à l'objet que l'on a

Joël Ajello

(Section clinique d'Aix-Marseille)

Si le sujet névrosé attend de l'Autre qu'il le complète, le sujet psychotique recherche un Autre qui lui permette de creuser un espace où il pourra se loger. C'est l'enseignement du cas de Vladimir manifestement confronté à un en-trop de jouissance.

### *Une animalité*

« Je n'ai jamais vu ça, un enfant de 3 ans qui se comporte comme un chien » me dit son éducatrice suite à sa récente admission dans le service. En effet, le comportement de Vladimir est dominé par l'animalité : il aboie pour signifier un vouloir ou une déconvenue ; gratte la porte pour qu'on lui ouvre ; relève sa jambe lorsqu'il rencontre un arbre faisant mine d'uriner ; se réfugie dans un coin où il se roule en boule dans des coussins pour s'isoler tout en léchant ou en faisant tourner un objet circulaire devant ses yeux. Son odeur corporelle très forte est quelque peu insupportable pour son entourage. Les soins corporels le terrifient : enlever ses vêtements, changer sa couche, sont des épreuves très difficiles. Il ne parle pas et fuit le regard. La moindre contrariété, frustration déclenche des cris stridents. La marche est acquise depuis peu, elle reste hésitante : avec les talons relevés, il donne l'impression de pouvoir tomber à tout moment.

Dans son rapport au monde, Vladimir, âgé de quatre ans maintenant, se présente comme déchu d'une certaine humanité. Entouré de petits autres familiers – chiens, chat, lapins, etc. – côtoyés quotidiennement à son domicile, il apparaît identifié à eux sur un mode très prégnant. L'étiologie médicale sous-tendue par ce descriptif clinique a été nommée pathologie cérébrale congénitale<sup>2</sup>.

### *Un Autre réglé*

La mère de Vladimir, M<sup>me</sup> P. dut consentir à inscrire son fils en urgence dans le service, obligée par l'injonction du juge, de donner des soins appropriés à son enfant sous peine de placement. Nous nous attendions naïvement à collaborer pour construire un projet pour Vladimir, mais très vite les coordonnées subjectives de cette mère nous conduisent à composer autrement. Toute idée et proposition de notre part apparaissent comme menaçantes pour M<sup>me</sup> P. Elle n'attend rien de nous, si ce n'est accueillir son fils pour l'inscrire à l'école

---

<sup>2</sup> Comprenant des séquelles neuropsychologiques (naissance prématurée à 35 semaines d'aménorrhée). Hémorragie cérébrale intra ventriculaire au huitième jour avec un syndrome de West (épilepsie) et troubles de la personnalité.

maternelle, inscription considérée comme son droit malgré les marques d'inadaptations évidentes de cet enfant. Elle refuse également toute aide psychologique pour lui par crainte de le perturber davantage.

M<sup>me</sup> P. sait, et en prendre acte, c'est faire un pas de côté, et trouver une stratégie de travail permettant de maintenir un lien. Tenter à minima de prendre aussi sur nous l'obligation de soins proférée par le juge, pour ensuite consentir à accompagner Vladimir à l'école avec les contraintes afférentes est une réponse à la demande de M<sup>me</sup> P ; c'est une façon de lui faire entendre que nous sommes également limités dans notre jouissance face aux enfants dont nous nous occupons.

Cette première scansion s'avère précieuse. Que la relation avec M<sup>me</sup> P. puisse s'appuyer sur une mise en confiance a eu des effets pour la mise en place d'un travail avec Vladimir au sein de ce nouvel espace qu'est le service. Nous allons pouvoir à présent tenir compte avant tout de la solution trouvée par Vladimir face à un trop de présence de l'Autre, au réel impossible à négativer. Le pari d'un partenariat pourrait lui permettre, dans un second temps, de s'ouvrir à d'autres liens sociaux humanisants. Ainsi nous nous sommes engagés dans un travail dit « à plusieurs » ; Vladimir a su s'en saisir pour parfaire sa solution.

### *Une rencontre*

Malgré le refus de M<sup>me</sup> P. quant à mon offre de rencontrer son fils, Vladimir en décide tout autrement. À plusieurs reprises, d'une manière contingente, je le croise dans les couloirs de l'institution. Ma démarche « chaloupée »<sup>3</sup> l'intrigue, son regard reste centré sur mes jambes ; en quelques mouvements, il adopte ma démarche et me suit, comme si dans l'instant je faisais fonction de double spéculaire. Me dirigeant vers mon bureau, il y entre, manipule quelques roues de voiture, puis en ressort avec plusieurs d'entre-elles. Les semaines suivantes, le même scénario se produit. À un moment cependant, je tente d'inscrire un élément nouveau dans cette série métonymique et lui propose de ne choisir qu'un objet parmi ceux qu'il veut prendre, lui signifiant ainsi que pas tout ne peut être emporté. Bien que des cris d'opposition adviennent, il y consent assez facilement.

Face au désordre de son Autre, faute de ne pouvoir se défendre du réel au moyen du symbolique – le symbolique est pour lui réel – Vladimir tente d'introduire ici un ordre. En décomplétant l'Autre d'un objet d'une manière toute pragmatique, le réel de son monde ne tend-t-il pas alors vers une réalité plus tangible ? Comme nous le rappelle Lacan : le champ de la réalité « ne se soutient que de l'extraction de l'objet « a » qui pourtant lui donne son cadre »<sup>4</sup>. Ce qui sépare, réunit. En accusant réception de cet espace décomplété et par ce délicat forçage autour d'un choix d'objet – seconde scansion –, nos rencontres vont pouvoir prendre d'autres formes.

Pris dans les aléas institutionnels, je ne suis pas toujours là où Vladimir m'attend. A plusieurs reprises il trouve la porte de mon bureau fermée, cela le met en grand désarroi. Ces rencontres manquées ont le mérite d'inscrire une demande par l'intermédiaire de son éducatrice : « Vladimir a cherché à te voir à plusieurs reprises », me dit-elle. Je propose alors un rendez-vous fixe par semaine et lui demande d'informer M<sup>me</sup> P. de la genèse de ces rencontres. Ainsi, le caractère dangereux, voire menaçant de celles-ci pourront se dénouer pour M<sup>me</sup> P.

---

<sup>3</sup> Du fait d'une infirmité motrice.

<sup>4</sup> Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 554.

### *Extraction de l'objet*

Avec l'introduction des séances régulières, l'Autre pour cet enfant se trouve inscrit dans une permanence, Vladimir en est apaisé ; mais aussitôt entré, il prend un objet, puis ressort.

L'absence de son éducatrice me conduit à le suivre pour l'accompagner jusqu'à son pavillon d'accueil. Nous traversons le parc, Vladimir se précipite sur toutes les voitures pour sauter sur les vitres (comme peut le faire un chien) ou se coller sur un capot ou une portière. La répétition de ces trajets se ritualise et peu à peu le rythme de Vladimir s'accélère. Je ne peux plus le suivre au point de le perdre de vue et de le chercher craignant qu'il ne lui arrive un accident. Lui qui me cherchait – en tambourinant devant la porte du bureau – est cherché. Se faire chercher alors qu'il vient d'être perdu de vue met en tension l'objet regard. Ce jeu d'absence/présence où Vladimir essaie en tant qu'objet de s'extraire du regard de l'Autre pour ensuite le convoquer, suscite par ailleurs mon inquiétude. Celle-ci en tant que jouissance provoquée par Vladimir m'amène à une présence de plus en plus consistante.

Les séances ne sont que convocations à traverser le parc. Je décide de rester dans mon bureau déléguant l'accompagnement à son éducatrice. Surpris, il cherche physiquement à me faire sortir. Je lui dis que je ne sortirai plus désormais pour le suivre et le raccompagner et qu'en sortant il mettra un terme à la séance. Durant plus de six mois, Vladimir insiste en me sollicitant de diverses façons puis, consent à un temps de séance plus conséquent en restant dans le bureau. Signifier à Vladimir mon refus de jouir face à ce qu'il pouvait produire comme inquiétude et angoisse à mon adresse, inscrit une troisième scansion dans le travail avec cet enfant.

### *De l'être à l'avoir*

De nouveaux échanges s'instaurent alors. Là où Vladimir produit des sons d'animaux divers : cheval, chien, chat, etc., j'émetts en toute fantaisie des sons très graves ou très aigus en fonction du son dominant venant de lui. Ceci a pour effet d'introduire un échange, une autre attente et une subversion. Un écart est produit face aux sens, aux savoirs, en prise directe avec un hors sens, une jouissance sonore et invoquante comme autant de rencontres avec le réel d'une *lalangue*. Parallèlement, Vladimir commence à parler : des mots, puis des phrases peu à peu adressés à l'autre sur un mode impératif. Pris dans l'Autre, c'est l'Autre qui parle lorsqu'il parle.<sup>5</sup> Son message est non inversé, le mot n'a pas mortifié la Chose. Vladimir incarne le signifiant, plutôt que d'être représenté par lui, ainsi ses pantomimes d'animaux l'habitent avec force.

D'ailleurs, à partir de figurines d'animaux, Vladimir fera un pas de plus en me demandant d'en fabriquer en pâte à modeler. Il déplace ces animaux, non sans crainte et/ou intérêt lorsqu'une partie de ceux-ci se détache. Une réparation doit s'en suivre au plus vite. À partir de cette partie qui se détache d'un tout, Vladimir en appelle au regard de l'Autre. Un bout de pâte à modeler au bout des doigts, il s'exclame : « Egade, egade ! » Je me retourne, et fixe toute mon attention sur l'objet qu'il tient. Surpris, il me regarde en train de regarder cette partie autre que lui qui semble tant m'intéresser.

Dernièrement après avoir modelé un « écureuil » à sa demande, Vladimir s'en empare pour le faire disparaître aussitôt sous la table. Je fais alors mine de le chercher avec grand enthousiasme. Un sourire complice s'installe. N'assistons-nous pas ici au passage de l'être à l'avoir ? Soit être l'objet, objet *a* regard, l'incarner, pour passer à l'avoir, avoir l'objet à sa disposition, par l'intermédiaire du signifiant, pour ne plus trop l'être. Par l'appel à l'Autre, un

---

<sup>5</sup> Lacadée P., « L'autisme et la psychanalyse », *L'autisme et la psychanalyse*, Séries de la Découverte Freudienne, Toulouse, PUM, 1992, p. 33.

déplacement se produit qui atteste d'une déperdition de jouissance. Nous assistons à la production d'une position subjective renouvelée.